

La chanson de la grille

Gianni Rodari (1920-1980)

Tiré du livre : *Il gioco dei quattro cantoni [le jeu des quatre cantons]* éditions Einaudi « Gli struzzi-ragazzi »
(Traduction Daniel Kmiécik)

Un garçon revenait de l'école en prenant toujours la même rue. Il n'en connaissait pas encore d'autre. Il avait encore peur d'en chercher une nouvelle. Mais un jour il changea de rue. Bien vite un grand parc lui apparut, qu'une longue grille de fer séparait de son trottoir.

— Joli, — dit le garçon. Et il fit ce que 99 enfants sur cent auraient fait à sa place : il sortit de son cartable sa règle et la fit courir sur les barreaux de la grille, jusqu'à ce qu'un pilastre de pierre d'une grille interrompît sa course. Alors il revint en arrière. Les barreaux répondaient au toucher rapide de la règle, en émettant des notes allègres et sautillantes. Lorsque l'enfant courait dans un sens, les notes formaient une gamme montante, à partir des notes les plus basses, jusqu'aux plus hautes et subtiles. En courant dans l'autre sens, le garçon entendait une gamme descendante, depuis la plus aiguë « dlin dlin » jusqu'à un profond « dlon dlon » et à un plus sombre « dlun dlun ».

Cela ne lui était jamais arrivé de faire ce jeu auparavant, c'est pourquoi il le répéta plusieurs fois en allant et en revenant au long du trottoir, d'un bout à l'autre de la grille de fer, en montant et en descendant la gamme des barreaux sonores. Puis il s'arrêtait pour reprendre son souffle. Quand il recommença, il ne courut plus, il marcha à petits pas et battait de la règle sur les barreaux à coups bien séparés, il en sautait quelques-uns, revenait en arrière pour en frapper de nouveau un qui avait rendu un son particulier. Peut-être peut-on dire déjà qu'il ne jouait plus, mais qu'il jouait de la grille, comme on peut jouer d'un xylophone ou d'un piano forte, en cherchant les touches justes pour construire une mélodie.

— Joli, — dit-il encore. Cette fois il avait réussi une chanson étrange.

— Je l'appellerai « la chanson de la grille ».

Le clocher pas très loin, sonna les heures. L'enfant les compta et s'aperçut qu'il était tard et il se rappela qu'on était en train de l'attendre à la maison.

— Je reviendrai demain, — dit-il, en caressant pour la dernière fois la grille avec sa règle.

Il revint le jour suivant et beaucoup d'autres encore. Désormais il parcourait toujours la nouvelle rue et à chaque fois il s'arrêtait pour jouer de la grille. Il inventait toujours de nouvelles chansons, en battant en rythme sur les barreaux. Il inventa une chanson pour chacun des arbres qu'il voyait dans le parc : le pin, le sapin ; le cèdre du Liban, le cyprès élancé, pointé comme un doigt qui chatouille les nuages. Il inventa une chanson pour l'avenue qui s'élevait vers la ville, pour les sentiers qui s'engageaient dans les galeries de verdure sous les arbres, pour les buissons et pour les plate-bandes fleuries. Mais ni à ses parents, ni au maître, ni à ses camarades, il ne dit rien de sa découverte. Chacun a le droit d'avoir quelques secrets.

Un jour, tandis qu'il était en train d'essayer une nouvelle chanson sur les barreaux, une voix irritée descendit de la villa :

— Fiston, tu cesses ? Voici une heure que tu me casses les oreilles avec ce jeu stupide.

L'enfant leva les yeux. Les fenêtres de la villa étaient ouvertes et la chose, par contraste, lui fit se rappeler qu'avant elles avaient été toujours closes. Peut-être que les propriétaires étaient absents et qu'à présent ils étaient revenus. Sur un balcon, il y avait un vieux monsieur en robe de chambre. Il tenait un livre en main, et dans l'autre une paire de lunettes qu'il agitait en menaçant.

— Tu as fait assez de vacarme, en m'empêchant de lire. À présent va-t-en chez toi et ne ressaye plus jamais ou bien j'avertirai le gardien.

Le garçon n'essaya même pas de se défendre, pour expliquer qu'il ne faisait pas de vacarme, mais qu'il inventait des chansons sur ces barreaux merveilleux. Il renfila sa règle dans le cartable et, effrayé, s'enfuit en courant, tandis que le vieux monsieur le suivait de sa voix sèche et hostile : — Et qu'on ne te revoie plus, compris ?

Les jours suivants, l'enfant, marchant par prudence sur le trottoir d'en face, passa et repassa devant la villa, mais il y avait toujours quelque fenêtre d'ouverte, ou carrément le vieux monsieur qui se promenait dans le parc, ou un chien couché auprès de la grille. Le garçon devait se contenter de regarder amoureux les barreaux interdits et se dépêchait de rentrer chez lui, en soupirant. Mais combien de choses il dit, mentalement à cet odieux monsieur : « Vraiment je m'étonne que la musique ne plaise pas à une personne instruite comme elle, qui lit de gros livres continuellement reliés en noir. Et pourquoi ne joue-t-elle pas sur la grille de fer pour en retirer de nouvelles mélodies et des chansons ? Pourquoi est-elle si sottre ? Et pourquoi elle hait les enfants ? »

À cette époque, la maman du garçon connut une dame qui jouait du piano forte. L'enfant, en accompagnant sa mère lors d'une visite, vit cet extraordinaire instrument, il eut même la permission de toucher du doigt les touches miraculeuses. Il toucha ici et là, au hasard, cherchant à combiner les sons entre eux, tandis que le cœur battait dans sa poitrine comme un tambour.

— Il me semble que cet enfant a une disposition pour la musique, — dit la dame. — Pourquoi ne me l'enverriez-vous pas quelque fois ? Cela me ferait plaisir de lui donner quelques leçons, comme cela, pour essayer.

Mais la dame ne parlait ainsi que pour se montrer aimable. Du reste, elle devait partir pour Paris le jour suivant. On en aurait reparler à son retour. Mais quant à savoir si elle revint de Paris, le garçon ne le sut jamais. Il n'eut plus aucune nouvelle de cette dame-là ni de son piano. Ensuite il arriva tant de choses. La seconde guerre mondiale éclata. Le père de l'enfant fut mobilisé. On ne pouvait plus penser à la musique dans de tels moments. Malheureusement les moments devinrent des années.

Le garçon grandit, entra à l'école primaire. Il avait oublié aussi la grille de fer. Il s'en rappela un jour où, passant par hasard devant la villa il vit qu'il n'y avait plus de grille, on l'avait enlevée, le fer avait servi pour faire des canons. Les cloches aussi avaient été enlevées des clochers.

Beaucoup d'années après, le garçon était devenu un employé de banque. Ce travail ne lui déplaisait pas ; tout travail est bon si l'on doit gagner de quoi vivre. Parfois, cependant, l'employé se demandait : « Qui sait si j'avais pu, dans d'autres conditions, devenir un bon musicien... »

Mais il ne se demandait pas trop souvent : qui doit travailler pour vivre, n'a pas le temps de poursuivre de vieux rêves.

À présent, l'employé ne vivait plus depuis longtemps dans la ville de son enfance. Il dut y retourner un jour de la part de sa banque. Dans ses heures libres, il faisait un tour enchanté dans les vieilles ruelles. Il lui semblait être redevenu l'enfant qui allongeait le chemin de l'école en changeant de ruelles pour voir de nouvelles choses et découvrir le monde. Et le voici, à l'improviste, devant la villa au grand parc, qui après la guerre avait réacquiescé ses majestueuses grilles. Voici la grille de fer...

Les barreaux ne sont pas les mêmes, probablement. Mais tout semble revenu comme en ce temps lointain.

Déboucha alors de l'angle de la rue un garçon qui balançait son cartable. Il s'arrêta. Regarda la villa : toutes les fenêtres sont closes, signe que les propriétaires étaient en voyage.

« À présent, la règle », pensa l'employé.

L'enfant, en effet, enleva du cartable une règle métallique et avec celle-ci il commença à battre les barreaux, absorbé comme en suivant un rythme intérieur.

— Dlèn, dlèn, dlèn — tintaient les barreaux.

« Étrange, — pensa l'employé —, je n'entend aucune différence entre un son et un autre. Et du reste à bien y réfléchir, il est juste qu'il en soit ainsi. Les barreaux sont tous de la même longueur et de la même épaisseur : pourquoi devraient-ils émettre des notes différentes ? »

Mais le garçon touchait et battait les barreaux selon un dessein qui lui était mystérieux.

— Salut, — dit l'employé quand il fut près de lui.

L'enfant tressaillit, comme s'il était surpris à faire quelque chose d'interdit.

— N'aies pas peur, — dit l'employé, — les fenêtres sont fermées. Le vieux monsieur n'est pas chez lui.

— Quel vieux monsieur ? — demanda le garçon.

— Celui qui se met en colère quand tu fais du vacarme sur les barreaux.

— Ce n'est pas un vieux monsieur, — dit l'enfant, — c'est une vieille dame sourde. Elle, elle ne dit rien, parce qu'elle n'entend pas. C'est sa femme de chambre qui se met en colère.

« Certes, — pensa l'employé, — ce vieux monsieur doit être mort depuis pas mal de temps. Il y a de nouveaux propriétaires ».

— La femme de chambre, — poursuivit l'enfant, — dit que je suis mal-éduqué et que je trouble le silence. Mais ce n'est pas vrai. Moi, je ne fais pas de bruit, moi je joue. Voulez-vous entendre ?

— Allons, écoutons, — dit l'employé.

— Écoutez, — dit l'enfant, — celle-ci est « la chanson du châtaignier qui meurt ». Vous le voyez là, cet arbre ? C'est un châtaignier. Il est malade, comme presque tous les châtaigniers en Europe. C'est une chose que nous avons étudiée à l'école.

— Écoutons, — répéta l'employé.

L'enfant commença à frapper sur les barreaux avec sa règle. Il avait une expression intense, presque douloureuse. Il touchait tantôt un barreau, tantôt un autre, en en sautant quelques-uns, et même cinq à la fois, comme pour obtenir un intervalle spécial.

Mais l'employé entendait toujours la même note, un peu sourde : —Dlèn, dlèn, dlèn...

— Vous entendez ? — dit l'enfant, — le châtaignier est malade, cependant il n'est pas triste, parce que les oiseaux font encore leur nid dans ses branches ? Vous comprenez ?

— C'est pourquoi, — dit l'enfant, — la chanson ne doit pas finir par une note basse, comme le glas qui sonne, mais par une note haute et sereine.

— Dlèn, dlèn, entendait l'employé.

À présent il comprenait pourquoi le vieux monsieur l'avait grondé avec tant d'acidité. Une oreille adulte n'est plus capable d'entendre la musique qu'un enfant place sur les barreaux avec sa règle et son imagination fraîche.

— Cela vous a plu ? — demanda le garçon.

— Beaucoup, — dit l'employé, pour ne pas le décevoir.

Le clocher sonna dix-sept heures.

— Je dois rentrer à la maison pour goûter, — dit l'enfant. — Bonsoir.

— Salut, — dit l'employé. Et il resta encore quelques minutes à regarder le châtaignier sur les feuilles duquel le Soleil jouait, avait de se coucher.

Fin.